

OBJETS ET SOCIÉTÉS. PROPOSITIONS SOCIO-ANTHROPOLOGIQUES POUR PENSER LA DIMENSION SYMBOLIQUE DES ARTEFACTS

THIBAUT HUGUET
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3
FRANCE
thibault.huguet.sociologie@gmail.com
thibault.huguet@univ-montp3.fr

OBJECTS AND SOCIETIES. SOCIO-ANTHROPOLOGICAL PROPOSITIONS TO THINK THE SYMBOLIC DIMENSION OF ARTEFACTS

SUBMISSION DATE: 30/10/2017// ACCEPTANCE DATE: 13/12/2017
// PUBLICATION DATE: 12/01/2018 (pp. 11-29)

MOTS CLÉS: Artefacts, Cultures, Significations, Monde matériel, Monde symbolique.

KEYWORDS: Artefacts, Cultures, Significations, Material world, Symbolic world.

RÉSUMÉ: Les outils médiatiques numériques (et les “objets connectés”) se déploient toujours plus au cœur de notre quotidien. Nous proposons ici de les considérer légitimement comme objets sociologiques, c’est-à-dire comme des “traces matérielles” à partir desquelles il est possible de reconstruire les schémas organisationnels de notre monde contemporain.

Au-delà du simple “*medium is message*”, en tant qu’objets techniques, les médias numériques se présentent tout autant comme des “dispositifs” que comme un cadre existentiel. Plus qu’un simple moyen d’arraisonner le monde, ils doivent être vus comme des moyens de raisonner sur le monde. En élaborant une définition des artefacts qui implique la prégnance des objets au sein d’un univers symbolique, nous considérerons les outils numériques comme des “objets sociaux totaux”, partie prenante de la part immatérielle à partir de laquelle les sociétés se constituent.

ABSTRACT: The digital medias tools (and the “connected objects”) spread out even more in our everyday lives. We propose in this work to consider them as sociological objects, that is, as “physical traces” from which it is possible to rebuild the organizational patterns of our present-day world.

Beyond the simple “*medium is message*”, being technical objects, the digital medias appear equally as an “apparatus” or as an existential framework. And, more than tools that would permit to analyse the main features of the *Gestell*, they have to be considered as way to reasoning on the world. By establishing a definition of artefacts which give to the object a strength in our symbolic universe, we regard them as “total social objects”, highly involved in the immaterial part from which societies set up themselves.

1. Introduction

Depuis l'avènement de *La société de consommation* (Baudrillard 1970) comprise dans son paradigme moderne (que l'on pourrait faire remonter historiquement avec les prémisses tâtonnant du *Design* dont le projet initial était, comme le souhaitait Sir Henry Cole dans la seconde partie du XIX^{ème}, de réenchanter les objets standardisés et leur redonner du sens au sein de notre quotidien) nous vivons dans un monde où la relation quotidienne aux objets que nous côtoyons, se limite, même dans certains aspects qui touchent à leur dimension esthétique, à une appréhension fonctionnaliste et utilitariste¹. Cette relation toute cartésienne (nous rendre *comme maître et possesseur des objets*) n'est pas seulement limitée : elle est intellectuellement problématique. En effet, les travaux initiés à partir des années 1980 rassemblés autour de ce qu'il est convenu d'appeler le *Material Turn*², ont tout à fait mis en évidence l'achoppement dans lequel sont prises les sciences humaines et sociales quant à l'appréhension du monde matériel à partir de perspectives strictement utilitaristes, ou déterministes (techno-déterminisme ou constructivisme).

Comme l'indiquent Francis Jauréguiberry et Serge Proulx dans le même cadre

qu'il s'agisse de déterminisme technique ou de déterminisme social, il apparaît nécessaire de dépasser ce type d'approche relativement top simpliste, parce que traversées par une épistémologie mécaniste (2011, 23)

ou bien avant eux, comme l'indiquent Callon et Latour dans un plaidoyer avant-gardiste³ “la solidité du cadre de référence permettant l'explication n'est plus à rechercher sur la terre ferme ou dans un savoir sociologique extra-lucide, mais dans la différence de solidité entre coque et eau, dans le dessin du bateau, dans le tracé des voyages à faire, c'est-à-dire dans l'entre-définition des acteurs” (Callon and Latour, 2012). À l'appui de cette thèse, notre objectif est donc de nous écarter des perspectives déterministes régulièrement mobilisée dans leur opposition respective⁴ en privilégiant, à l'appui d'un exemple contemporain, le modèle du “tissu sans couture”, c'est-à-dire, comme le souligne Madeleine Akrich, que la technique et le social “émergent conjointement des processus d'innovation et la technique n'apparaît que comme une modalité particulière d'association durable des humains entre eux et avec des entités non-humaines” (1994, 107).

Sur cette base, nous proposons dans cet article de développer une conception des objets qui puisse leur (re)accorder le

¹ Même la notion d' “affordance”, développée dans les années 1970 par le psychologue américain James Gibson, et récupérée dans le champ du *design*, s'insère dans une conception pragmatique du monde des artefacts. Alliant les principes de perception, d'intentionnalité, et d'efficacité, l'affordance (“action possibilities”) rationalise à l'excès la fonctionnalité des objets et de notre environnement.

² Nous renvoyons ici aux pistes ouvertes internationalement par la théorie de l'acteur-réseau développée en France notamment par Callon et Latour (voir par exemple Akrich, Callon, and Latour 2006).

³ Rédigé en 1983, publié en 2012.

⁴ En ce qui concerne le socle de pensée d'un techno-déterminisme, nous renvoyons par exemple aux perspectives néomarxistes notamment représentées par l'École de Francfort. En ce qui concerne les perspectives qui penchent pour un socio-constructivisme des techniques, nous renvoyons aux propositions effectuées par Trevor Pinch et Wiebe Bijker (1984).

statut d'artefact complexe, tant dans une perspective sociale que sociologique, à l'appui des travaux puisés dans l'histoire de l'anthropologie. Une question de départ élémentaire nous offre une assise féconde dont les réponses appellent à dépasser le strict cadre des hypothèses développées ici : dans quelle perspective les objets (ce que nous désignons comme tels) peuvent-ils nous permettre, en tant qu'objet soumis à l'examen socio-logique, d'être compris comme des "opérateurs socio-sémiotiques" ? De manière plus précise, la problématique retenue ne cherchera pas simplement à faire redonder, en l'actualisant, une analyse qui impliquerait de considérer les objets comme des "textes" dont les sciences humaines se feraient directement les traducteurs. Nous nous demanderons s'il n'est pas possible de montrer que le "texte" dont sont porteurs les objets (ici les outils médiatiques numériques) est construit socialement à l'appui d'un "macro-techno-discours", mais que ce dernier est tarauté historiquement par des pratiques, des discours et des représentations sociales en situation d'inadéquation, et que ce que nous percevons comme un équilibre sociétal n'est en fait qu'un va et vient constant entre macro-contexte et micro-situations, trajet qui se résorbe dans la manipulation quotidienne des objets.

Cela nous amène à suivre les hypothèses prospectives de Philippe Descola, pour qui un objet doit être traité comme un "fait social total" (Mauss 1923-1924, 179), c'est-à-dire doit être appréhendé intellectuellement comme une sorte de

"planète autour de laquelle gravitent de multiples satellites, le foyer de l'analyse devenant le *système des interactions*⁵ que l'objet ordonne du fait de la polarisation qu'il opère" (Descola 2011, 19). Au-delà des aspects mis en avant par les récents travaux en archéologie (Hodder, 2014), qui attestent de relations de dépendance réciproque, d'un "enchevêtrement"⁶, en ce qui concerne les relations entre objets, et entre objets et relations humaines, ces systèmes d'interaction sont partie prenante du régime symbolique. C'est principalement sur cette dimension que va porter notre analyse.

De manière plus transversale, nous nous reportons ici aux propositions formulées par André Leroi-Gourhan (1964) à propos de la "Technologie culturelle", actualisée notamment par Robert Cresswell (1996), qui préconise de la concevoir comme un champ de recherche disciplinaire à part entière, bien que pouvant être porté par une interdisciplinarité, et dont les objectifs seraient d'encourager à ce que les attentions académiques portent sur les relations étroites et dialectiques tissées d'une part entre les milieux et systèmes techniques, et d'autre part les milieux et systèmes sociaux, politiques, économiques, et symboliques. Par exemple, souligne-t-il, "à mon avis, il ne faut pas opposer technologie culturelle et recherche sur les systèmes symboliques. Les deux domaines sont complémentaires sinon intimement imbriqués" (Bensa and Cresswell 1996, 136). L'objectif de cet article n'est pas strictement de transposer la "topique

⁵ C'est nous qui soulignons.

⁶ Ian Hodder définit "l'enchevêtrement" (*entanglement*) de la manière suivante: "the sum of four types of relationships between human and things: humans depend on things (HT), things depend on other things (TT), things depend on human (TH), humans depend on humans (HH). Thus entanglement = (HT) + (TT) + (TH) + (HH). In this definition it is accepted that human and things are relationally produced. But the focus on dependance, rather than on relationality draws attention to the ways in which human get entrapped in their relations with things. Humans get caught in double bind, depending on things that depend on human" (Hodder, 2014, 19-20).

conceptuelle articulant les catégories analytiques d'*usage*, de *pratique*, de *représentation* et de *contexte* (social, culturel ou politique)”, mais bien, en suivant une “bifurcation” (Proulx 2015, 1 and 10) d’inciter à affiner des outils pratiques et réflexifs pour penser notre monde contemporain.

Notre démonstration est ici organisée en trois temps. D’abord, en faisant état des différentes pistes de réflexions issues de croisements disciplinaires, nous proposerons une définition des objets qui puisse satisfaire non plus seulement leurs spécificités socio-techniques, mais surtout qui concourt à mettre en évidence l’assise symbolique dans laquelle leur existence est subordonnée⁷.

Sur cette base, nous tenterons de donner à voir, dans une certaine mesure, que porter une attention sociologique sur une catégorie spécifique d’objets —les outils médiatiques numériques (voir infra: 3. Les outils médiatiques numériques)— et sur les processus discursifs qui les entourent peut nous permettre d’identifier ce que nous proposons d’appeler un “conflit épistémique”, c’est-à-dire qu’autour d’un même dispositif s’articulent et se confrontent deux cadres existentiels, deux “*Lebenswelt*”⁸ (Husserl 1977).

Enfin, nous insérerons nos propos au sein d’une perspective plus large en proposant de discuter des objets comme des pièces d’un puzzle socio-sémiotique qui se résout dans leur manipulation quotidienne.

2. Éléments de définitions

L’effervescence des discussions qui anime dans les années 1990 le débat concernant le dépassement du rapport déterministe entre social et technique amène par exemple Andrea Semprini à nous inviter résolument (1995) à prendre acte du fait que les objets se trouvent dans une relation dynamique vis-à-vis des individus qui les manipulent ou vis-à-vis du contexte culturel dans lequel ils se déploient. Pour comprendre cette relation entre objet, sujet et (par extension) société, nous pensons devoir revenir à ce qui constitue l’essence des objets, notamment, par rapport à ce qu’on appelle des “choses”. La plupart des définitions classiques qui tentent de mettre en évidence la nature des objets s’appuient d’ailleurs sur cette distinction qui oppose les objets aux choses. Malheureusement, ces travaux définitoires sont rarement satisfaisants, dans la mesure où la plupart établissent cette différenciation sur une base strictement matérielle, c’est-à-dire sur ce

⁷ Encore une fois, il s’agit d’aller au-delà d’une conception unilatérale, en synthétisant l’idée que les objets sont à la fois des dispositifs matériels qui organisent les relations humaines, et dont la marge d’autonomie opérationnelle ne dépend que de leur réception sociale et des effets d’indispositions qu’ils peuvent engendrer ; mais dans le même temps, que ces dispositifs sont perpétuellement dynamisés, non pas seulement par des usages (prévus ou non), mais surtout par des schèmes sémiotiques d’ordre collectif, c’est-à-dire que leur place en tant que dispositif ne dépend que des “droits” qui lui sont accordés dans un système de sens. Les objets sont un moule en même temps qu’un champ de possibles.

⁸ Nous empruntons ici le terme à Edmund Husserl pour donner à voir la manière dont se présente à la conscience “le terrain général de la vie humaine en ce monde”.

qui les fonde en tant que “choses objectives”, “choses qui sont jetées devant nous⁹”; nonobstant par là-même que les objets ne peuvent *in fine* se définir comme tel que lorsqu’ils entrent en interaction avec un sujet, ou pour le dire autrement lorsqu’une subjectivité se projette par rapport à lui, sur lui et en lui. Si nous prenons par exemple la définition d’un objet telle qu’elle est proposée par François Dagognet :

Distinguons ces deux catégories, celle des choses et celle des objets. La pierre par exemple, appartient à la première —celle de la chose— tandis que, si elle sciée, polie, ou simplement “marquée” et gravée, elle devient “un presse-papier” éventuellement mais relève alors du monde des produits ou des objets. Pourquoi? L’appellation “objet” renvoie, en effet, d’elle-même, au sujet: l’objet est posé, en face du sujet, par et pour lui, comme un adjuvant ou un secours” (1989, 19-20).

Cette définition, malgré sa bonne intention —la prise en compte du lien indéfectible entre un sujet et un objet —, reste empreinte d’une conception positiviste qu’il convient désormais de dépasser. En reprenant précisément le même exemple que Dagognet, il est possible de voir que ce qui fonde l’essence d’un l’objet n’est pas lié en premier lieu à une *modification matérielle* (physique) de l’homme sur la matière.

Supposons à nouveau la pierre polie, par la rivière cette fois : il est tout à fait possible de la faire passer du statut de chose à celui d’objet, en la considérant comme un “presse papier” simplement en la ramassant, sans opération de modification physique ou chimique de la matière. Dans ce cas-là, l’intervention humaine, l’ajout (ou le retrait) d’un attribut supplémentaire, est strictement d’ordre *symbolique*¹⁰. En investissant les objets de cette dimension symbolique, nous les insérons irrémédiablement au sein d’un système de sens, et donc, par extension, au sein d’un système de valeur (qu’il s’agisse sans distinction aucune de valeurs d’usages ou de valeurs d’échange). Ces valeurs peuvent alors traverser les registres esthétique, religieux, politique, économique, technique, etc. C’est la même thèse que défendait déjà Arjun Apparadurai (1986) lorsqu’il réfléchissait à la nature des marchandises. Les “choses” acquièrent un statut particulier (celui d’objet, et plus loin selon les cas, de marchandise) dès lors qu’une culture lui attribue un statut (œuvre d’art, relique, symbole national, marchandise, outil, etc.), et donc le positionne sur une échelle de valeurs en l’investissant d’un sens et donc d’une fonction.

Représentons-nous encore le chemin inverse: nous possédons un presse-papier, strictement fonctionnel, et même esthétique, etc. Nous nous en séparons en le jetant dans une poubelle: il perd *progressivement* à nos yeux le statut

⁹ Nous reprenons ici les expressions que les participants à la journée d’Etude des Jeunes Chercheurs du TELEMMe, organisée le 3 mai 2017 à la Maison des Sciences de l’Homme d’Aix-en-Provence étaient invités à dépasser dans leur cadre analytique.

¹⁰ Il est important d’effectuer ici deux distinctions supplémentaires. Si, comme l’énonce clairement Dagognet, le “produit” se définit lorsqu’une entité humaine intervient (de manière simple ou complexe) sur la matière d’une chose (en modifiant la structure physique ou chimique d’une chose), le statut d’“objet”, peut lui apparaître sans cette modification physique ou chimique. La notion d’objet se rapproche alors de celle d’“artefact”, à cela près que la notion d’artefact peut être utilisée pour désigner l’ensemble des productions humaines. Ces productions peuvent être d’ordre matériel (architecture, objets techniques, œuvre d’art, etc.), mais également d’ordre strictement symbolique ou discursif (un mythe, une rumeur, ou une idéologie sont par exemple des artefacts).

d'objet, pour tendre à ne devenir qu'une chose, c'est-à-dire un objet dénué de valeur, *puisque en lui ne se projette plus notre subjectivité*. Pour autant, en soi, la matière de l'objet ne subit de notre part, aucune opération de modification. Le passage de l'objet à la chose s'effectue en déplaçant peu à peu l'objet considéré sur une échelle de valeur (en même temps que dans un espace et un temps), en lui ôtant les spécificités symboliques (et donc son sens, et donc ses fonctions) dont nous l'avons investi dans notre usage quotidien: et de "déchet", l'objet continuera à se laisser porter jusqu'à l'estuaire d'un monde sans valeur, pour revenir à l'état de chose dès lors que les derniers souvenirs nous auront défait de lui.

Sur ces exemples définitoires, nous aimerions proposer la clef de lecture suivante: au-delà de leur caractère matériel et de leurs spécificités fonctionnelles ou physiques, dans la manière dont ils "existent" en tant que tel, les objets sont littéralement *ce qui réunit*, ils sont des *symboles*, c'est-à-dire, si nous pouvons nous permettre d'en traduire poétiquement l'étymologie en paraphrasant Georges Bataille (2011): ils sont "la part manquante" des sociétés¹¹. Leur caractère opérationnel et fonctionnel ne découle pas directement de leur matérialité et des schèmes d'action que leur potentiel technique leur attribue, mais de leur place à l'intérieur de l'imaginaire culturel au sein duquel ils se déploient. C'est cette idée qu'essayait sans doute d'exprimer Jean Baudrillard lorsqu'il affirmait que "'fonctionnel" ne qualifie nullement ce qui est adapté à un but, mais ce qui est adapté à un ordre ou à un système" (1968, 89), le système en question pouvant dans une mesure certaine rattaché à l'ordre sémiotique.

Sur ce point, la perspective sociologique va nous permettre de considérer la dimension collective —sociale— des objets (le cadre sémiotique dans lequel ils se déploient), notamment en tirant parti des propositions de Peter Berger et Thomas Luckmann, à partir desquelles ils tentent de réfléchir aux liens dynamiques entre "la facticité objective et les significations subjectives" du monde (1966, 15).

Malgré qu'ils soient des "substrats matériels des sociétés" (Mauss 2006, 389), les objets sont des "concrétisations" (Simondon 1989, 19) de *patterns* culturels (c'est-à-dire de schémas ou de modèles opérationnels), ils cristallisent en eux les schèmes d'actions et de pensées avec lesquels l'être humain interagit au sein de son environnement, en fonction bien évidemment de logiques culturelles spécifiques. Parce qu'ils sont des *media*, dans le sens McLuhanien: à la fois "moyens", "milieux", et "intermédiaires" (McLuhan, 1968), ils prennent place au sein de d'un univers symbolique et sémantique, en même temps qu'ils contribuent à le façonner. Pour le dire autrement, ils sont le "produit", à un moment donné, des processus psychosociaux bien décrits par Berger et Luckmann (1966) sous la triade: extériorisation/objectivation/intériorisation. Cette triade se rapproche du fonctionnement de ce que Pierre Bourdieu appelait "habitus" (1980) et correspond à ce que Cornélius Castoriadis appelle l' "institutionnalisation" (1975).

Résumons ici de manière synthétique cette logique triadique. L'extériorisation correspond au désir et au besoin, pour chaque subjectivité, de projeter sur le monde qui l'entoure des significations particulières. Elle est le processus à

¹¹ Pour illustrer la portée de cette proposition, nous proposons de rajouter ici la belle formule de Gilbert Durand pour qui les symboles sont "l'épiphanie d'un mystère" (1964, 13), c'est-à-dire le dévoilement d'un sens qui échappe à la vision et à la raison commune.

partir duquel l'on va appréhender toute sensation, toute expérience, au travers d'un tissu de significations. L'objectivation correspond à la "mise en mémoire" de l'expérience et des sensations subjectives, grâce notamment aux particularités du langage et des systèmes sémiotiques. Les médias (le corps, le papier, le langage, les objets) nous permettent d'inscrire notre subjectivité et de la faire durer dans le temps et dans l'espace. Dans la mesure où les extériorisations et les objectivations correspondent, elles s'érigent en tant que *système socio-sémiotique de pertinence*, en tant que "système de significations", c'est-à-dire un cadre (idéologique et pratique) significatif et collectif, qui donne du sens à la vie quotidienne. Enfin, l'intériorisation, comme son nom l'indique, correspond à la saisie individuelle des signes objectivés au sein d'un stock de connaissance, qui permet aussi la pérennisation dans le temps et dans l'espace de ces structures de pertinence.

Dans la mesure où les objets sont investis, au sein de systèmes de significations spécifiques, par un ensemble de valeurs, ils se révèlent à même de s'offrir comme traducteurs de la vie sociale à l'intérieur de laquelle ils se déploient. En effet, en tant qu'artefacts physiques, ils font le lien entre la plus pure objectivité d'un environnement matériel, et entre un monde intersubjectif a priori ordonné et composé de significations à l'excès. C'est en cela qu'ils sont des symboles: en étant parties prenantes des deux niveaux, ils réunissent ce qui est séparé, ils donnent du sens à la facticité objective du monde, en même temps qu'ils rendent objectifs, par leur matérialité, les significations subjectives des relations sociales.

Cette conception s'éclaire lorsque l'on pose la question des objets techniques. Il faut retenir ici un point essentiel en ce qui concerne la technique: elle comporte tout autant une part de matérialité qu'une part d'immatérialité. La définition qu'en donne Marcel Mauss (2006, 371) doit attirer notre attention: "un acte *traditionnel efficace*¹²". Mauss ne souhaite semble-t-il signifier rien d'autre, avec ces trois termes, que la technique est une œuvre sociale, orientée vers une opérationnalité, mais composée tout autant de schèmes d'actions que de schèmes de pensées (à la fois de *praxis* et de *poïesis*), prenant appui au sein d'une échelle de valeurs culturelles (par exemple, des objets magiques comme le churinga, le totem, ou le gri-gri sont tout à fait efficaces dans la pensée magique, mais absolument inopératoires dans la pensée moderne, bien qu'elle peut leur octroyer un sens particulier).

La technique est en quelque sorte, comme le disent Bruno Latour et Pierre Lemonnier (1994, 11) une "séquence ordonnée de gestes et de pratiques qui mobilise, en amont d'elles, un milieu humain et des schèmes d'interprétation plus vaste". En tant que *Gestell*, comme le dirait Martin Heidegger (1958, 31-32), la technique est un moyen d'arraisonner le monde. En tant que cadre existentiel découlant donc de schèmes d'interprétations du monde, elle n'est pas seulement une visée opérationnelle sur le monde, elle est également une *vision du monde*.

Dans ce sens, les objets techniques, c'est-à-dire les objets issus d'une chaîne plus ou moins longue et plus ou moins complexe de conception et de fabrication, dans lesquelles sont travaillées mentalement les visées opérationnelles, peuvent, plus qu'un simple galet ramassé au bord de la rivière, être considérés comme des

¹² C'est l'auteur qui souligne.

objets d'étude précis et précieux. Au-delà des logiques d'usage, définir un objet technique par "le processus de concrétisation et de surdétermination fonctionnelle qui lui donne sa consistance au terme d'une évolution" (Simondon 1989, 15) revient à le faire naviguer sur une échelle de sens pour identifier la congruence et l'adéquation entre les schèmes mentaux collectifs et les pratiques individuelles qui prennent forme à un moment donné.

3. Les outils médiatiques numériques

C'est en portant un tel regard vers les médias¹³ de manière générale, et plus précisément vers ce que nous regroupons dans la catégorie des outils médiatiques numériques¹⁴ (les plateformes multiples à partir desquelles il est possible d'accéder à internet et au monde de l'information immatérielle), que nous avons développé cette approche. Le choix de prendre ces objets comme objet d'étude est lié à leur inexorable diffusion exponentielle à l'échelle planétaire, qui nous amène à voir en eux à la fois les *signes* et les *traces matérielles* de la culture socio-technique mondiale qui se profile nettement depuis le début des années 2000¹⁵.

Si l'on essaie de comprendre la place, le rôle, les fonctions, et les usages liés à ces outils, en terme sociologiques, philosophiques, économiques, ou historique, il semble que les "schèmes d'interprétations" auxquels nous avons fait référence (qu'il s'agisse des schèmes d'interprétation des "partisans" —le versant technophile— ou des "détracteurs" —le versant technophobe— de ces outils) peuvent nous révéler le sens qu'ils prennent dans l'organisation individuelle et collective de notre vie.

Pour ce faire, nous nous sommes attachés, comme le préconise Max Weber, à porter une écoute attentive aux motifs qui poussent les individus à utiliser ou ne pas utiliser ces outils numériques, en ayant pour projet de mettre en évidence les valeurs avec lesquelles les usagers, les développeurs, et les représentants des cadres institutionnels investissent aujourd'hui les outils médiatiques numériques. En effet, nous dit Weber:

Tout objet artificiel, une "machine" par exemple, est susceptible d'être interprété et compris à partir du sens que l'activité humaine (dont il se peut que les directions soient très diverses) a attribué (ou a voulu attribuer) à la fabrication et à l'utilisation de cet objet ; si l'on ne

¹³ Dans l'acception courante du terme.

¹⁴ Nous proposons ici de désigner une série logique d'objets retenus sur un critère technique. En effet, davantage que de les identifier avec l'acronyme pourtant en usage (NTIC, Nouvelles Technologies d'Information et de Communication), qui nous semble davantage inadéquat à l'heure où les objets s'échangent eux-mêmes entre eux des informations, nous pensons avec Pierre Alain Mercier, François Plassard, et Victor Scardigli que "la cohérence des technologies de l'information apparaît beaucoup d'un point de vue technique [...] que de celui des modes de vie ou d'une quelconque demande sociale" (1984, 19). Cette perspective nous permet d'englober dans cette vaste catégorie tous les outils avec lesquels il est possible de traiter une information numérique, c'est-à-dire le réseau d'interfaces et d'objets connectés entre eux qui permettent de produire et d'alimenter le cyberspace.

¹⁵ Nous renvoyons ici aux toutes récentes données concernant l'équipement mondial en outils médiatiques numériques, publiées dans le dernier rapport de l'Union Internationale des Télécommunications *Measuring the Information Society Report* [online]. Geneva: International Telecommunication Union, 2017.

URL: <https://www.itu.int/en/ITU-D/Statistics/Pages/publications/mis2017.aspx> (consulté le 18/12/2017).

se reporte pas à ce sens, la machine reste totalement incompréhensible. Ce qui y est par conséquent compréhensible, c'est le fait d'y rapporter l'activité humaine, soit comme "moyen", soit comme "fin" que l'agent ou les agents se sont représentés et d'après lesquels ils ont orienté leur activité" (Weber 1971, 23).

Dans un travail de thèse de doctorat (Huguet 2017), en mobilisant la méthode de "participation observante" (Soulé 2007), et à l'appui d'une analyse des éléments discursifs (entretiens et questionnaire auprès des usages et de professionnels), ainsi qu'à partir de textes officiels rattachés aux pouvoirs publics (comme par exemple un *Édito* sur la République Numérique rédigé par Mme Axelle Lemaire à la fin de l'année 2016¹⁶, alors secrétaire d'État en Charge du numérique, en France ; ou encore le rapport Nora-Minc établi à la demande de l'ancien Président de la République M. Valéry Giscard d'Estaing dans les années 1970; Minc and Nora 1978), nous avons distingué de manière claire deux cadres discursifs qui donnent naissance à l'étendue et à la complexité des pratiques liées aux outils médiatiques numériques aujourd'hui.

Ces deux grandes perspectives sont celles que Paul Ricœur identifiait comme les deux grands registres de l'imaginaire social sur lesquels se déploient les formes politiques (dans le sens d'organisation de la vie) de notre monde occidental: "l'idéologie" et "l'utopie" (Ricœur 1984).

D'une part, les outils médiatiques numériques sont portés par l'idéologie moderne découlant en grande partie du projet Saint-Simonien, dont Jürgen Habermas (1973) a bien montré le rattachement à un procès généralisé de rationalisation, et d'autre part à l'"éthos

des libristes", comme le dirait Sébastien Broca (2013, 24), porté par l'utopie libertaire des années 1970, et par les mouvements alternatifs de réappropriation des outils médiatiques dans lesquels se reconnaissaient les premiers informaticiens et les premiers hackers, associés par des multiples "pratiques moléculaires alternatives" (Guattari 1990, 1).

Dans ce sens, et concernant la partie idéologique que portent en eux les outils numériques, il est tout à fait possible d'identifier ce que Dominique Janicaud appelle un "techno-discours" (1985, 100-101), c'est-à-dire un discours réticulaire (un ensemble logique de discours) contribuant à diffuser et à légitimer la technique (ici numérique) au sein de la société civile, ou en tout cas une stratégie discursive qui sabote en amont toute tentative de remise en question de cette technique. Pascal Robert (2009, 37) préfère employer l'expression "macro-techno-discours", pour en illustrer le caractère macroscopique, "massif", "incontournable", "insistant", "ramifié". Le macro-techno-discours n'émane pas directement de locuteurs ou d'instances énonciatives identifiées, et ne cible pas directement des récepteurs précis. Il est en quelque sorte évanescents, et par là-même à la fois difficilement saisissable, mais non moins puissant. Il s'agit, comme nous le dirait Roland Barthes, d'une "parole", c'est-à-dire un entrelacement de discours, dans ses multiples formes (orale, visuelle, etc.) qui tend à prendre l'aspect d'un mythe.

Il suffit de consulter d'une part ce rapport Nora-Minc ou encore cet *Édito* sur la République Numérique, rédigé par Mme Axelle Lemaire, et de mettre les éléments de langage en parallèle de ceux utilisés par les usagers pour se rendre compte de ce macro-techno-

¹⁶ Le dossier de presse est accessible en ligne à partir de l'adresse URL suivante: <https://www.republique-numerique.fr/> (consulté le 04/11/2016).

discours¹⁷. Fonctionnant sur l’ancrage, au sein de l’imaginaire collectif et des représentations sociales, de valeurs profondément positives, progressistes, rationalistes et appuyé par un potentiel technique qui valorise a priori le développement personnel et collectif des individus, le macro-techno-discours donne à voir la technique numérique (à travers sa concrétisation sous forme d’objets, des smartphones aux tablettes) comme quelque chose de *salutaire*, voire de *philanthrope*.

Ces discours encensés, ainsi que les pratiques qui en découlent et qui en assurent la légitimité, redonnant peu à peu, depuis la catastrophe atomique de 1945, ses lettres de noblesse à la technique, s’insèrent irrémédiablement dans ce que Michel Foucault (1976) appelait l’épistémè moderne, c’est-à-dire le *cadre* dans lequel s’articulent les schèmes de pensées et d’actions du dogme positiviste, qui se construit sur une sacralisation du progrès, des sciences et des techniques, et de la société industrielle et capitaliste. Au-delà des thèses néo-marxistes, nous voyons ici que les objets (ici les outils médiatiques numériques) sont les vecteurs qui contribuent à révéler les liens entre les conditions matérielles de l’existence humaine (l’*infrastructure* déterminée par le potentiel technique des outils de production) et la *superstructure*, c’est-à-dire la propension politique à donner une direction à l’organisation de la vie humaine.

4. Un puzzle socio-sémiotique

En nous intéressant sous cet angle aux outils médiatiques numériques, il nous a semblé tout à fait pertinent de les qualifier d’ “objets sociaux totaux”¹⁸. Autour d’eux, par eux, et en eux (au sein de ce que le romancier William Gibson appelait déjà en 1984 le cyberspace; voir Gibson 1985, 64) se condensent à la fois les modes opératoires et les schémas comportementaux, les schèmes de pensées, ainsi que les représentations sociales de nos sociétés contemporaines. Les objets sociaux totaux représentent une totalité. En eux se concrétise une symbiose politique, sociale, économique, technique, voire même esthétique. Ils se présentent sous cet aspect-là comme des “dispositifs” (Agamben 2007, 30-31), c’est-à-dire une pièce centrale du réseau constitué par le savoir-pouvoir des institutions politiques, les énoncés législatifs, les questions éthiques, les dynamiques d’actions, les représentations sociales, et une forme d’autolégitimation.

Pour ouvrir nos propos sur une perspective davantage anthropologique, plutôt que de parler de macro-techno-discours, nous préférons qualifier les discours et les motifs entourant les outils numériques de “mythe”, c’est-à-dire, avec Roland Barthes (1957), une structure énonciative et discursive dont la trame est avant tout symbolique et collective, qui oriente et participe à la mise en forme de la vérité du monde. En faisant un parallèle peut-être un peu osé, nous dirions alors: tout comme le totem pour les sociétés totémiques est le catalyseur (le dispositif) qui crée un lien entre d’une part la réalité vécue

¹⁷ Basé sur un style narratif, cet éditto, qui ne comporte 232 mots est résolument apologétique: “enrichi”, “consultation”, “instrument idéal”, “sacré pari”, “gagné”, “participants”, “contribution”, “augmenté”, “intelligence”, “chance”, “construire”, “réinventé”, etc.

¹⁸ Ou, selon la belle formule de Marc Augé, “l’objet visible où se rejoint, se confondent et se matérialisent les dimensions que n’arrive pas à percevoir dans une totale transparence la vision ordinaire” (1992, 143).

quotidiennement, d'autre part le savoir-pouvoir institutionnel, et l'image que la société se donne d'elle-même, les outils numériques peuvent être qualifiés d'"opérateurs socio-sémiotiques"¹⁹, selon la belle formule d'Andrea Semprini (1995).

Nous nous expliquons: l'anthropologie nous enseigne, notamment depuis Claude-Lévi-Strauss, que toute société a besoin, pour exister, de réduire au maximum ce que Stéphane Breton appelle l'"écart-sémiotique" (1999, 131), autrement dit la distance entre un signifiant et un signifié. De notre point de vue, le signifiant correspond dans le champ sociologique à l'attraction sociale, à l'aspiration universelle des individus de se regrouper en entité collective, et le signifié à la réalisation effective d'une forme de société.

Fonctionnant de manière similaire aux processus linguistiques, la médiation entre les individus isolés et l'unité, le tout formel qui les intègre en tant que "société" ne peut se passer d'une zone, d'un lieu "indéfini" dans laquelle se réunissent les désirs des consciences autonomes et les contraintes de leur mise en commun. Cette zone est appelée par Pierre Legendre le "Tiers" (1994). Elle est une zone à la fois hautement symbolique —ce peut être une image, une représentation mentale, un "idéal", nous dirait Emile Durkheim (2007, 694)—, mais elle peut être objectivée sous une forme matérielle, lorsque les systèmes de valeur et les systèmes de sens se concrétisent sous la forme d'objets techniques. Puisqu'un objet technique ne prend forme qu'en fonction d'une chaîne d'opération et une chaîne d'usage, mais aussi plus largement d'une certaine organisation du travail, d'un ordre économique, politique, social,

éthique, sa concrétisation rend d'une certaine manière objectifs les schèmes de pensées et d'actions retenus par la société, ou en tout cas par l'idéal que s'est fixé cette dernière. Ainsi, tout comme la société totémique se donne à voir dans son ensemble à travers les signes symboliques du totem, la société techniciste sous ses multiples aspects se donne à voir, à travers les outils numériques, dans son spectacle idéal et durable, tout autant qu'elle s'offre aux individus à travers l'expérience du monde spécifiquement configurée.

Autrement dit, à travers la conjugaison ("l'enchevêtrement"), 1) des (macro)discours mythifiants qui octroient aujourd'hui à la technique numérique un caractère philanthropique, 2) de la dissémination individualisée des outils numériques au sein de notre quotidien sous de multiples formes (smartphones, tablettes individuelles ou collectives, ordinateur mobiles et fixes, gadgets domotiques en tout genre, etc.), 3) du développement de pratiques quasi-rituelles qui leur donne une assise et une légitimité sociale: la société ne se contente pas d'être un strict idéal, ou une image, ou un fantasme, elle ne se donne pas à être ressentie comme quelque chose de transcendant, d'abstrait, et d'impalpable (ce qu'elle est pourtant d'un certain point de vue), mais bien selon un angle matériel, *tactile*, que l'on peut vivre main-tenant. En outre, par le biais du progrès technique et des processus d'*innovation*, que notre modèle économique et mercantile sourd de tous ses pores, notre société n'apparaît pas aux yeux de tous comme une entité séparée de nos consciences et intangible, mais en perpétuelle construction par les diverses pratiques d'appropriation des usages.

¹⁹ Ou plus précisément, "comme agent actif de de modalisation et de manipulation d'une situation dont il est l'émergence et qu'en même temps il a contribué à définir et dont il contribue à la gestion et à l'évolution" (Semprini 1995, 203).

Mais peut-être est-ce là le sens caché des slogans publicitaires tels que “Venez comme vous êtes” de Macdonalds, “Think Different” d'Apple, “Je suis ce que je partage” de Nikon). En tant qu'opérateurs socio-sémiotiques, les outils médiatiques numériques cadrent la construction sociale de notre réalité, et conditionnent la mise en forme des situations et des relations qui lient les individus entre eux, et celles qui lient les individus à leur ordre social. Comme le dirait à sa manière Jean Baudrillard, “L'objet est un service, c'est une relation personnelle entre la société et vous” (1968, 244). Une des clefs d'analyse pourrait être alors que la société de masse moderne trouverait dans ces injonctions marketing²⁰ le remède (le *pharmakon*) à son implosion. Après tout, ces individualisations des usages ne seraient-elles pas que le corolaire d'une individualisation des outils médiatiques, et plus largement de ce que Gilles Lipovetsy proposait d'appeler un “procès de personnalisation” (1983, 10), pour identifier, rajouterions-nous, les conditions de notre existence sociale contemporaine paradoxale en fonctions desquelles les standards s'individualisent, et où l'individu se standardise, toujours plus ? Les outils numériques, en accordant la possibilité aux individus de se sentir exister par la consommation à la carte de l'offre presque infinie de biens et de services, ne remettent pas en cause le projet idéologique moderne d'une société ordonnée de manière unitaire, mais concrétise *en tant que pratique* l'ordre économique, politique et social du *Léviathan* de Hobbes: le principe de souveraineté n'est plus une idée, il s'est glissé dans nos poches.

À un autre niveau, ces propositions mériteraient d'être amendées par ce que

nous identifierions comme une sorte de “constante anthropologique”, ou en tout cas des traits significatifs récurrents, qui peuvent être mis en évidence dans la relation qui unit les hommes aux objets. Bien évidemment, en créant un parallèle entre nos sociétés occidentales et les sociétés totémiques, nous ne prétendons pas expliquer les premières à partir des secondes, mais proposer des homologues intellectuellement stimulantes. Selon ce point de vue, et de la même manière que le totem et la technique numérique ont en commun un caractère autotélique (ils se justifient à eux-mêmes), il nous semble qu'une forme de sacralisation se constitue dans la modernité autour de la technique, et aujourd'hui autour des outils médiatiques numériques. Nous employons volontairement le terme de sacralisation, pour illustrer, comme le préconise Rudolf Otto le caractère à la fois *fascinant* et *terrifiant* dont peut être entouré quelque chose. Parce que si d'une part la dimension philanthropique de la technique semble un acquis culturel (justifié par “le Progrès”), d'autre part les discours qui encensent la technique numérique sont en permanence pondérés par des inquiétudes, par exemples liées aux risques de *hacking* et de *cracking*, ou celles mises en évidence en réactions aux courants du post-humanisme et du trans-humanisme, quant aux dérives technophiles qui occasionneraient la perte d'une authenticité humaine, c'est-à-dire sa *nature* spécifique.

Pour illustrer cette relation numineuse, le “*tremendum fascinans*” (Otto 2001), il suffit de considérer les représentations sociales qui s'expriment à travers les textes cinématographiques de la technique, dans des films comme *2001, L'Odyssée de l'espace* (Stanley Kubrick 1968), *Her* (Spike Jonze 2014), *Ex*

²⁰ À cela s'ajoutent les incessantes injonctions, portées par le macro-techno-discours et relayées concrètement par les plateformes numériques, à “participer”, à “produire” de la donnée, à “partager sa story”, à “publier” son avis ou son commentaire, à “suivre”, etc.

Machina (Garland Alex 2015), ou encore dans la série *Black Mirror*, réalisée récemment par Charlie Brooker. L'histoire commune de ces quatre productions de l'industrie culturelle est de donner à voir les effets d'une véritable *prise de conscience* venant de la part des créations techniques humaines avancées. Mais elles ont aussi en commun de donner à voir de manière homologue ce qui nous semble être un invariant dans la relation que l'homme entretient avec ses créations techniques: un singulier enchantement vis-à-vis de celle-ci en même temps qu'une angoisse consciente et inconsciente devant leur possible autonomisation et *autodétermination*. Ces discours cinématographiques ne nous semblent être en fait qu'une actualisation de discours mythiques récurrents dans l'histoire de l'Humanité qui préviennent les démiurges des limites à l'intérieur desquelles doivent être restreintes les innovations techniques. Ils ont dans ce sens une fonction sociale tout à fait similaire que le mythe de Prométhée, celui d'Icare, celui du Golem, etc. qui illustrent à leur manière les dangers cachés derrière les sciences, les techniques, et le progrès (voir Miquel and Ménard 1988)²¹.

5. Conclusion

Lorsque nous proposons de concevoir les objets et les objets techniques comme des symboles, c'est bien de cela qu'il s'agit: montrer qu'ils incarnent et qu'ils "traduisent" (Latour and Lemonnier 1994) un système d'intelligibilité, qu'ils sont le lien entre la société et les individus, qu'ils sont l'expression matérielle d'une singularité culturelle et la trace pérenne de celle-ci. Cependant, si aujourd'hui la sociologie des usages

contribue à sa manière à approfondir l'idée qu'entre société et technique "il n'y a ni déterminisme technologique intrinsèque, ni reproduction sociale totale, mais toujours un travail d'appropriation et de production" (Jauréguiberry 2003, 182), notre travail a consisté ici à proposer des pistes d'analyses complémentaires qui permettraient de voir que ce processus d'équilibrage permanent entre le monde objectif et le monde subjectif ne repose pas uniquement en premier lieu sur les schèmes opérationnels et matériels des objets techniques, mais à un niveau individuel et collectif, sur des schèmes de sens: ce sont ces derniers que nous identifions comme les principes actifs dans la détermination des limites et des possibilités efficaces offertes par les dispositifs techno-sociaux.

En outre, en paraphrasant Bernard Stiegler nous pouvons dire que "tout objet technique constitue un support de mémoire intergénérationnel", une "culture matérielle" (2009, 18), affirmation qui peut sans doute être renforcée par la formule de Lucien Scubla: "une culture, c'est d'abord une forme de culte" (2005, 12). Cornélius Castoriadis a d'ailleurs tout à fait bien montré comment les processus symboliques et les processus techniques sont inextricablement liés dans la construction sociale de la société. Ainsi, nous dit-il, "l'institution de la société est ce qu'elle est et telle qu'elle est en tant qu'elle "matérialise" un magma de significations imaginaires sociales, par référence auquel seulement individus et objets peuvent être saisis et même simplement exister" (1975, 477).

Dès lors, il s'agit de voir que les objets peuvent tout à fait être le produit d'un système de significations sociales, mais

²¹ Dans une même perspective, Abraham Moles identifie une vingtaine de "mythes dynamiques" qui portent en eux les principes (les dangers et les garanties) d'une "socialisation des techniques" (1990). Citons en guise d'exemple supplémentaire le mythe de Gygès (voir sans être vu), ou encore le mythe de Babel (la recherche d'une concorde universelle).

qu'ils peuvent aussi participer des mutations de celui-ci. Nous en voulons pour exemple le fait que le registre utopique (libertaire, voire révolutionnaire) sur lequel s'appuyaient les pratiques des premiers informaticiens et des premiers hackers (le logiciel libre, le libre partage, la transparence des données, le bricolage informatique préparant l'avènement des logiques *Do It Yourself*, etc.) ont été intégrés aujourd'hui, sur la base du principe de *crowdsourcing*, au modèle de l'économie de marché par digestion et recyclage. Sur ce dernier point, nous devons prendre acte, aujourd'hui, que les schèmes de sens portés par l'idéologie capitaliste et l'économie consumériste parviennent à s'approprier pour leur propre compte l'ensemble des pratiques numériques appuyées par l'"utopie libertaire" qui ont permis aux outils numériques d'être ce qu'ils sont. Nous ne sommes en fait qu'en train de transposer du monde strictement technique à un ordre politique le modèle cybernétique théorisé par Norbert Wiener au milieu du siècle dernier, qui, rappelons-le, entendait prendre le modèle du *feed-back* et des boucles rétroactives des protocoles informatiques comme principe d'organisation des sociétés. L'économie politique du numérique, qui repose sur l'incessante accumulation de données (*datas*) au sein du cyberspace doit être pensée en référence à la figure individuelle du "*prosumer*" proposée dans les années 1980 par Alvin Tofler, qui vise à ne plus séparer les entités

productrices et les entités consommatrices: les individus produisent aujourd'hui par boucles rétroactives les conditions à l'intérieur desquelles ils peuvent satisfaire les injonctions d'une vie consumériste²².

Lorsque, à partir d'une concrétisation technique, le monde du sens et celui de la *praxis* (bien que parfois antinomiques²³) s'équilibrent à un niveau macro-social²⁴, à tel point que c'est l'éthique du hacker qui nourrit aujourd'hui l'esprit du capitalisme, il convient de se rappeler la spécificité des dispositifs: à la fois un "principe d'intelligibilité" en même temps qu'une "sommation de la réalité" (Pierron 2010, 135). Cela revient à dire, en définitive, que la nature de l'association entre sujets, objets, et société ne réside pas strictement dans l'environnement matériel dont nous déterminons les fonctionnalités, ni exclusivement dans celui idéal à partir duquel nous organisons la réalité, mais dans l'incessant dialogue qu'entretiennent l'ordre social et les individus, et dont la correspondance est médiatisée par la manipulation quotidienne des objets.

²² Nous avons d'ailleurs proposé de montrer qu'une des spécificités de notre monde contemporain est qu'il n'y a plus de vie improductive au sein du cyberspace (voir Huguet 2017, 377).

²³ La technique dispose, mais elle peut tout à fait indisposer. En attestent les multiples stratégies mises en avant par les individus pour sauvegarder "l'utopie libriste", protéger et crypter leurs données personnelles, contourner les principes législatifs (sur la question des droits d'auteur au sein du cyberspace notamment), bloquer les publicités intrusives, etc.

²⁴ Divina Frau-Meigs résume tout à fait, d'ailleurs, la manière dont l'imbrication entre des séries d'acteurs sociaux et des séries d'objets techniques traverse l'histoire jusqu'à ce qu'une "convergence" macro-systémique s'installe (2011).

Bibliographie

- Agamben, Giorgio. 2007. *Qu'est-ce qu'un dispositif?*. Translated by Martin Rueff. Paris: Payot & Rivages.
- Akrich, Madeleine, Callon, Michel, Latour, Bruno. 2006. *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris: École des mines de Paris.
- Akrich, Madeleine. 1994. "Comment sortir de la dichotomie technique/société. Présentation des diverses sociologies de la technique", in *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, edited by Bruno Latour, and Pierre Lemonnier. Paris: La Découverte, pp. 103-131.
- Appadurai, Arjun. 1986. *The social life of things. Commodities in cultural perspective*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Augé, Marc. 1992. *Le Dieu objet*. Paris: Flammarion.
- Barthes, Roland. 1957. *Mythologies*. Paris: Le Seuil.
- Bataille, Georges. 2011. *La part maudite. Précédé de La notion de dépense*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Baudrillard, Jean. 1968. *Le système des objets*. Paris: Gallimard.
- Baudrillard, Jean. 1970. *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*. Paris: Denoël.
- Bensa, Alban, and Cresswell, Robert. 1996. "À propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell." *Genèses*, no. 24, (1996), pp. 120-136.
- Berger, Peter Ludwig, and Luckmann, Thomas. 2006. *La construction sociale de la réalité*. Translated by Pierre Taminiaux. Paris: Armand Colin.
- Bourdieu, Pierre. 1980. *Le sens pratique*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Breton, Stéphane. 1999. "De l'illusion totémique à la fiction sociale." *L'Homme* 39, no. 151 (1999), pp. 123-149.
- Broca, Sébastien. 2013. *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale*. Neuvy-en-Champagne: Le passager clandestin.
- Callon, Michel, and Latour, Bruno. 2012. "Pour une sociologie relativement exacte", in *La fin de la société. Débats contemporains autour d'un concept classique*, edited by Jonathan Roberge, Yan Sénéchal, and Stéphane Vibert. Outremont: Athéna Éditions, pp. 39-66.
- Castoriadis, Cornélius. 1975. *L'institution imaginaire de la société*. Paris: Le Seuil.
- Cresswell, Robert. 1996. *Prométhée ou Pandore ? Propos de technologie culturelle*. Paris: Éditions Kimé.
- Dagognet, François. 1989. *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin.
- Descola, Philippe. 2011. "La nature et ses débordements – Prologue", in *Humains, non humains. Comment repopuler les sciences sociales*, edited by Sophie Houdart, and Olivier Thierry. Paris: La Découverte, pp. 17-21.
- Durand, Gilbert. 1964. *L'imagination symbolique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Durkheim, Émile. 2007. *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Paris: CNRS Éditions.
- Foucault, Michel. 1976. *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
- Frau-Meigs, Divina. 2011. *Penser la société de l'écran. Dispositifs et usages*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.

- Guattari, Félix. 1990. "Vers une ère post-média", *Terminal*, no. 21 (1990), p. 1.
- Habermas, Jürgen. 1973. *La technique et la science comme "idéologie"*. Translated by Jean-René Ladmiral. Paris: Gallimard.
- Heidegger, Martin. 1958. "La question de la technique.", in *Essais et conférences*. Translated by André Préau. Paris: Gallimard, pp. 9-48.
- Hodder, Ian. 2014. "The Entanglement of Humans and Things: A Long-Term View", *New Literary History* 45, no 1 (2014), pp. 19-36.
- Huguet, Thibault. 2017. *La société connectée. Contribution aux analyses des liens entre technique et société à travers l'exemple des outils médiatiques numériques*, PhD diss., Université Paul-Valéry – Montpellier 3.
- Husserl, Edmund. 1977. *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*. Translated by Paul Ricœur. Paris: Aubier-Montaigne.
- Janicaud, Dominique. 1985. *La puissance du rationnel*. Paris: Gallimard.
- Jauréguiberry, Francis. 2003. *Les branchés du portable. Sociologie des usages*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Jauréguiberry, Francis, and Proulx, Serge. 2011. *Usages et enjeux des technologies de communication*. Toulouse: Éditions Érès.
- Latour, Bruno, and Lemmonier, Pierre. 1994. *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*. Paris: La Découverte.
- Legendre, Pierre. 1994. *Leçons III. Dieu au miroir. Étude sur l'institution des images*. Paris: Fayard.
- Leroi-Gourhan, André. 1964. *Le geste et la parole. I. Technique et société*. Paris: Albin Michel.
- Lévi-Strauss, Claude. 1962. *La pensée sauvage*. Paris: Plon.
- Lipovetsky, Gilles. 1983. *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris: Gallimard.
- Mauss, Marcel. 1923-1924. "Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'année sociologique* 1, seconde série (1923-1924), pp. 30-186.
- McLuhan, Marshall. 1968. *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*. Translated by Jean Paré. Montréal: Éditions H M H-Ltée.
- Mercier, Pierre Alain, Plassard, François, and Scardigli, Victor. 1984. *La société digitale. Les nouvelles technologies au futur quotidien*. Paris: Éditions du Seuil.
- Minc, Alain, and Nora, Simon. 1978. *L'informatisation de la société. Rapport à M. le Président de la République*. Paris: Éditions du Seuil.
- Miquel, Christian, and Ménard, Guy. 1988. *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Moles, Abraham. 1990. "La fonction des mythes dynamiques dans la construction de l'imaginaire social", *Cahiers de l'imaginaire*, no 5/6 (1990), pp. 9-33.
- Otto, Rudolf. 2011. *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*. Translated by André Jundt. Paris: Payot & Rivages.
- Pierron, Jean-Philippe. 2010. "Civilisation technologique et dispositif : l'exemple de la technologie informatique", in *Du Gestell au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*, edited by Valentina Tirloni, Bruxelles: EME Éditons.

- Pinch, Trevor, and Bijker, Wiebe. 1984. "The Social Construction of Facts and Artifacts: Or How the Sociology of Science and the Sociology of Technology Might Benefit Each Other", *Social Studies of Science* 14, no. 3 (1984), pp. 399-441.
- Proulx, Serge. 2015. "La sociologie des usage, et après?", *Revue française des sciences de l'information et de la communication* 6, (2015), pp. 1-14.
- Ricœur, Paul. 1984. "L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social", *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, no. 2 (1984), pp. 53-64.
- Robert, Pascal. 2009. *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle*. Paris: Éditions Lavoisier.
- Scubla, Lucien. 2005. "Préface", in *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*, edited by Arthur Maurice Hocart. Translated by Jean Lassèque. Paris: La découverte, pp. 7-44.
- Semprini, Andréa. 1995. *L'objet comme procès et comme action. De la nature et de l'usage des objets dans la vie quotidienne*. Paris: L'Harmattan.
- Simondon, Gilbert. 1989. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris: Aubier.
- Soulé, Bastien. 2007. "Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences humaines et sociales", *Recherches qualitatives* 27, no 1 (2007), pp. 127-140.
- Stiegler, Bernard. 2009. *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*. Paris: Galilée.
- Weber, Max. 1971. *Économie et société. I. Les catégories de la sociologie*. Translated by Julien Freund, Pierr Kamnitzer, Pierre Bertrand et al. Paris: Plon.